

**Exposé sur le livre (\*)**  
**"Le fait Jésus" (Actes Sud 2012)**  
**Philippe Lestang**  
**Association "Foi et Culture Scientifique" ("FCS")**  
**le 21 septembre 2016**

Bonsoir amis,

Je suis heureux de vous présenter ce soir mon livre "Le fait Jésus", paru en 2012 chez Actes Sud.

Ce livre est à la fois une présentation du christianisme, et la proposition d'une approche nouvelle de celui-ci. Il s'adresse, selon les chapitres, à diverses catégories de public; mais il y a un lien organique profond entre ses parties.

Pour commencer, il me paraît important de préciser que je suis profondément chrétien, et actif dans ma paroisse catholique, et que Jésus, le Père et l'Esprit Saint sont au centre de ma prière quotidienne.

Et avant d'en venir au plan que je vais suivre pour cet exposé, puisque c'est de Dieu dont nous allons parler, et que je crois profondément qu'il est présent au milieu de nous ce soir, je voudrais commencer par une brève prière, tirée de mon livre:

"Seigneur Dieu, Toi qui es présent et que nous aimons, Toi dont l'Esprit nous guide et nous rassemble, Donne-nous de toujours mieux comprendre les chemins que tu nous proposes, Et de nous ouvrir à ta volonté. Amen!"

Dans le cadre de cet exposé nécessairement court, je ne pourrai évoquer que quelques uns des nombreux sujets développés par le livre.

Voici le plan que je vais suivre. Il comprend cinq parties, de longueur inégale. Dans la première partie, je vous proposerai de réfléchir sur la question de l'ouverture: A quoi sommes-nous ouverts, ou pas? Ce sera aussi une partie un peu philosophique.

Puis, dans une brève deuxième partie, je présenterai en résumé ce qu'est à mon sens le salut apporté par Jésus-Christ: c'est important pour bien situer ce que je dirai ensuite.

Dans une troisième partie je parlerai du fait que la Bible est datée, c'est à dire qu'elle s'exprime en fonction des conceptions de l'époque où les textes ont été écrits; et j'évoquerai notamment à ce propos la question du péché originel, ou plus précisément du "péché des origines".

Ensuite j'en viendrai, dans la 4<sup>o</sup> partie, à ce que j'appelle "le fait Jésus"; en commençant par réfléchir sur ce qu'est un fait, puis en parlant de la façon dont on peut me semble-t-il résumer ce qu'a été le fait Jésus.

La dernière partie de mon exposé, enfin, proposera, de remarquer qu'il y a au sein de la foi chrétienne, telle qu'elle est énoncée actuellement, des éléments

---

\* Voir aussi la version comprenant un extrait de la discussion et quelques notes:  
<http://www.plestang.com/docs/Lestang-expose-21-9-2016-d.pdf>

qui semblent datés; et qu'en prendre conscience contribuerait à permettre un dialogue en vérité avec tous les hommes.

Mais je vais d'abord me présenter rapidement. J'ai 77 ans, je suis marié, père et grand père. Avec ma femme Catherine nous animons dans notre paroisse un groupe biblique, et diffusons par Internet, après les réunions, une analyse du texte qui a été étudié; nous avons actuellement 170 abonnés à cette diffusion.

J'ai par ailleurs un site web, avec de nombreuses rubriques, et plusieurs blogs. Professionnellement, après Polytechnique, j'ai travaillé à l'INSEE, l'Institut national de la statistique, sur des questions de concepts économiques, puis de modélisation informatique, avec beaucoup de rencontres et de négociations internationales.

Quand j'étais encore étudiant, j'ai été très actif dans l'aumônerie des étudiants catholiques de Paris, avec celui qui était alors le Père Jean-Marie Lustiger. Puis, avec Catherine, nous avons animé dans notre paroisse notamment la préparation au mariage, et la préparation au baptême. Un peu plus tard, vers 1975, c'était donc il y a plus de 40 ans, j'ai commencé à trouver très insatisfaisante la façon dont le christianisme est énoncé et célébré. Et c'est ce qui m'a conduit, de fil en aiguille, à écrire le livre "Le fait Jésus".

Un événement important s'est produit entre temps dans ma vie spirituelle: j'ai connu en 1988 une nouvelle conversion, très profonde; et je suis ce qu'on peut appeler un chrétien "né de nouveau", complètement convaincu de la réalité de la présence de Dieu; je suis également proche des mouvements charismatiques.

Venons-en maintenant à la première partie de mon exposé, qui est une réflexion sur les questions de conviction et d'ouverture. Je le ferai en deux sous parties: tout d'abord l'ouverture, ou la non-ouverture, de chacun de nous; et ensuite l'ouverture, ou la non-ouverture, des doctrines philosophiques.

En ce qui nous concerne d'abord: il y a des choses que nous croyons impossibles; d'autres que nous croyons vraies. Par ailleurs il y a des gens dont nous croyons ce qu'ils disent; et à qui même éventuellement nous faisons totalement confiance. Sur certains sujets nous sommes ouverts. Sur d'autres, peut-être, nous le sommes moins. Nous avons des convictions fortes, conscientes ou non; des certitudes, et des refus, justifiés ou non. Il arrive aussi que nous changions d'opinion.

J'ai découvert il y a quelques années un texte assez original de Max Planck, que j'utilise dans mon livre pour interroger les athées; c'est le suivant:

*"On peut parfaitement concevoir, et il n'est peut-être pas invraisemblable, que notre intellect humain ne soit pas le plus haut, mais qu'il se trouve en quelque autre lieu ou à quelque autre époque des êtres dont l'intelligence surpasse la nôtre d'aussi loin que la nôtre dépasse par exemple celle des infusoires."*

Cette idée qu'il existe *peut-être* des êtres fondamentalement supérieurs à l'homme, bien différents des extra-terrestres auxquels on pense en général, m'a paru intéressante, parce qu'elle permet d'enrichir la façon dont on pense la question de l'existence de Dieu: des êtres tels que ceux imaginés par Max Planck auraient, par rapport à nous, à peu près les caractéristiques d'un Dieu, avec notamment la capacité, sans doute, de manipuler nos existences, et aussi les événements qui s'y déroulent. Un peu comme un scientifique humain peut ou pourrait le faire avec des amibes dans un laboratoire, mais à un niveau bien supérieur. Et ils auraient aussi la capacité de se manifester à nous: de se révéler. La différence, importante, par rapport au concept de Dieu, c'est qu'il n'y a pas lieu d'employer à leur sujet, s'ils existent, les qualificatifs absolus que l'on emploie pour Dieu. On ne dirait pas qu'ils sont omniscients, parfaits, ni qu'ils sont créateurs.

J'ai en effet toujours été gêné par les définitions de Dieu, telles que les utilisent parfois les philosophes: on donne une liste de caractéristiques que "doit" avoir Dieu, et on en déduit ensuite éventuellement qu'un tel être ne peut pas exister!

Dans les premiers chapitres de mon livre j'ai donc pris la méthode inverse, c'est à dire de *ne pas partir* de l'existence ou non de Dieu, mais de demander aux incroyants s'il leur paraît possible que des êtres "très supérieurs" existent; et sinon pourquoi.

On voit que ce qui se joue ici, c'est la question de l'ouverture à des réalités différentes de celles auxquelles nous sommes habitués; celui qui refuse une telle possibilité ne peut le faire qu'à partir de convictions a priori: car il est impossible évidemment de démontrer que de tels êtres n'existent pas.

Certains non-croyants considèreront bien entendu que poser cette question d'êtres très supérieurs, "c'est de la science-fiction", voire qu'imaginer cela c'est avoir le cerveau un peu dérangé: eux "savent" que ce n'est évidemment pas possible: que la science sait ce qui existe ou non, ce qui est possible ou pas. Donc, pour eux, c'est une non-question; un non-sens. Mon approche vise à sortir de la dualité "Dieu existe" ou "Dieu n'existe pas", où chacun donne une définition de Dieu; alors qu'une telle définition n'a sans doute pas de sens, comme l'ont dit certains théologiens.

Donc ce que je propose de retenir, pour conclure cette première sous-partie, c'est que chacun de nous est plus ou moins ouvert, selon les sujets; plus ou moins prêt à modifier éventuellement son opinion, et ses convictions.

Et je passe à la deuxième sous-partie de ma réflexion sur l'ouverture. Elle concerne le fait que la non-ouverture caractérise aussi la plupart des systèmes philosophiques. Il me semble que les philosophes ont pratiquement tous, à la base de leur système ou de leur doctrine, des opinions ou des hypothèses implicites, non discutées, qu'ils n'envisagent pas de remettre en cause. Mais l'année dernière nous avons accueilli ici Gilles Cohen-Tannoudji, qui nous a présenté, par contre, l'approche de Ferdinand Gonseth. C'est le seul philosophe semble-t-il qui pose à la base de sa démarche un principe général de révisibilité: *la réflexion et l'expérience pouvant amener à modifier les thèses*

*et concepts tenus pour acquis.* Cette attitude ouverte me paraît indispensable pour toute réflexion philosophique; et aussi religieuse. Ferdinand Gonseth a d'ailleurs eu de longues discussions à ce sujet à Rome, vers 1960, avec des théologiens thomistes.

Il me semble donc que toute opinion, toute conviction, toute formulation philosophique devrait rester ouverte à une éventuelle modification; à un approfondissement, ou à une remise en cause, en fonction d'éléments nouveaux.

Pour ma part, c'est mon insatisfaction profonde quant à la façon dont le christianisme est énoncé, par comparaison avec ce que je comprends de lui par mon expérience de chrétien, qui m'a conduit à insister dans mon livre sur cette démarche d'ouverture. En effet, ce qui nous a été transmis par les premiers chrétiens, ce ne sont pas des mots à répéter tels quels, mais le témoignage des faits qu'ils ont vécu. Je vais y revenir dans la quatrième partie.

J'arrête ici cette réflexion sur l'ouverture, pour passer à ma deuxième partie, assez brève, qui concerne la façon dont je présente, dans mon livre, le salut apporté par Jésus. Je présente le salut comme *la possibilité d'entrer dans une relation en vérité, une relation d'amour, avec les autres et avec Dieu. Il s'agit d'accepter cela: d'accepter d'entrer dans l'amour dès cette terre, avec l'aide de Dieu; et cela se poursuivra après notre mort.* Jésus nous montre d'une part ce que c'est qu'aimer - et c'est aimer jusqu'à en mourir; et d'autre part que l'existence continue après la mort. Il est à la fois notre boussole - il nous montre le chemin; et notre nourriture, pour avancer sur ce chemin (sa Parole et l'Eucharistie). Et il nous sauve du péché, nous libère du péché. Car qu'est-ce que le péché? C'est le manque d'amour. Seuls, sans l'aide de Dieu, nous ne savons pas aimer vraiment. Jésus nous donne le moyen d'aimer (comme je l'ai dit, il est boussole et nourriture): et donc il nous donne le moyen de sortir peu à peu du péché.

J'en reste là pour cette brève présentation de ce chapitre du livre: chapitre qui cependant fait un tiers du livre à lui seul, et est assez complet. Et j'en viens à la 3<sup>e</sup> partie de mon exposé, consacrée au fait que la Bible est "datée".

Je commencerai par une anecdote que m'a racontée un prêtre. Une jeune fille lui demande: "Tu y crois, toi, à tout ce qui est dit dans le Credo?" - "Oui, bien-sûr!" répond le prêtre. - "Ah, reprend la jeune fille, moi, qu'il soit assis depuis 2000 ans à la droite de Dieu sans bouger, cela, je ne peux pas le croire!".

Nous sommes habitués à redresser intérieurement un certain nombre de choses qui sont dites par la Bible: des façons de parler usuelles des siècles anciens, que nous ne prenons plus au pied de la lettre.

Comme animateur biblique, je constate souvent, à propos du Premier Testament, quelle difficulté les participants à nos groupes ont à accepter la façon dont on y parle de la volonté et de l'action de Dieu; c'est vraiment, disent-ils, un Dieu cruel, violent, imprévisible. Et alors, il faut expliquer que c'est ainsi que les écrivains sacrés comprenaient, à l'époque, la présence de

Dieu et son action. Nous croyons, comme ces écrivains le croyaient, que Dieu était réellement présent auprès de son peuple, et qu'il l'a éduqué et guidé; et cette éducation a été jusqu'à permettre la naissance, au sein du peuple juif, de la magnifique figure de Marie, puis l'accueil de Jésus par une partie du peuple juif. Mais la façon dont l'histoire de l'Ancien Testament est racontée par la Bible est évidemment marquée par les conceptions de l'époque. Pourtant on peut sans doute aller jusqu'à affirmer que c'est Dieu lui-même qui a fait s'exprimer ainsi les auteurs bibliques, pour parler, à travers eux, à son peuple, selon un langage que ce peuple pouvait comprendre.

Et si l'on prend maintenant l'exemple de Jéricho, il semble que ce n'était, à l'époque où le peuple juif y est arrivé en venant du désert, qu'une assez petite cité sans murailles autour d'elle. Et donc il n'y a pas eu de murailles qui s'effondrent quand le peuple juif en a fait sept fois le tour.

Par conséquent nous savons qu'il faut, en lisant le Premier Testament, tenir compte du fait qu'il a été écrit à une époque donnée, en fonction de la mentalité des gens de l'époque.

Eh bien, ce que nous acceptons pour le Premier Testament, il me semble nécessaire de l'accepter aussi, dans une certaine mesure, pour le Nouveau Testament. Ainsi par exemple la vision de l'au-delà qu'avaient les premiers chrétiens, certaines de leurs idées sur le salut et sur le retour du Christ, sont datées, comme le montre, par exemple, la petite histoire que j'ai racontée. Et comme le montrent aussi, entre autres, des passages de la 1<sup>o</sup> lettre aux Thessaloniens (4,15 et 17): *Voici ce que nous disons, d'après une parole du Seigneur: nous les vivants, qui seront restés jusqu'à la venue du Seigneur (etc.) les morts ressusciteront d'abord...* Ou de la 1<sup>o</sup> lettre aux Corinthiens (4,5): *Ne jugez pas avant le temps, avant que vienne le Seigneur; c'est lui qui éclairera ..* On voit que Saint Paul pensait, au moment où il écrivait, que le retour du Christ était proche.

Le bibliste américain Scot McKnight écrit: *"Dieu a parlé à l'époque de David à la manière de David ; (...) il a parlé à l'époque de Saint Paul à la manière de Saint Paul. (...) . Les pages du Nouveau Testament expriment à la façon du premier siècle l'évangile et la vie de l'église; elles sont datées; inspirées par l'Esprit, mais restant des façons de s'exprimer du premier siècle."* On notera - ce qui ne manque pas de piment - que c'est un auteur protestant qui s'exprime ainsi.

Par ailleurs un point important de la doctrine de Saint Paul est le rôle de Jésus comme "nouvel Adam". Adam n'est sans doute, pour Paul, qu'une figure symbolique, destinée à mettre en évidence le salut apporté par le Christ. Mais la liturgie actuelle, et une partie de la théologie, parlent de lui comme étant l'auteur d'un premier péché, entraînant ensuite l'humanité dans le péché. Or l'existence d'une telle chute "aux origines" est aujourd'hui largement discutée, que ce soit par les biblistes ou par les théologiens. Ainsi par exemple l'encyclopédie Théo, dont la rédaction a été dirigée par notre évêque Mgr

Dubost, écrit, à propos de la Genèse: *"On a beaucoup parlé de la chute de la condition humaine due au péché originel. Cette interprétation n'est en rien justifiée par le texte."* (Edition 2009 p.185)

Le bibliste André Wénin écrit, de façon encore plus explicite: *"Pour qui accepte de rompre avec une lecture historico-linéaire de l'histoire du salut, une autre voie est ouverte. Elle n'est plus dominée par le péché, défiguration par l'homme de l'oeuvre divine qui oblige le Créateur à se faire sauveur, et à tenter de restaurer l'ordre perturbé. Elle a pour axe l'amour d'un Dieu, dont le désir et la joie sont le bonheur des êtres, et qui invente, en dialogue avec eux une histoire d'alliance en vue d'un bonheur pleinement partagé dans la communion."* (C'est dans son livre "L'homme biblique", paru en 2004).

Si on suit cette approche, on voit donc que certaines des affirmations de Saint Paul sont éventuellement à considérer avec réserve, ou au minimum à interpréter. Et donc une des façons dont l'église énonce actuellement le salut, comme réparation du péché d'Adam, est peut-être datée elle aussi.

Bien d'autres aspects des textes du Nouveau Testament posent problème à nos esprits modernes, et par exemple à notre conception de Dieu comme un Dieu d'amour. Croyons nous par exemple, comme le dit Saint Paul, que *"Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour faire à tous miséricorde"*? (Epître aux Romains 11,32). La vision du salut que l'on peut avoir, dans la ligne proposée par André Wénin que j'ai cité tout à l'heure, est celle d'une révélation de l'amour, et non celle qui apparaît dans ce passage de Paul: Paul suit ici une argumentation rabbinique, qui était sans doute adaptée à son public de l'époque.

Avant de quitter cette partie de mon exposé, disons aussi quelques mots, non plus sur la Bible, mais sur les dogmes que l'église a produits, Les dogmes énoncent la foi telle qu'on la comprenait à l'époque où ils ont été formulés. Ce sont souvent des points d'accord que les chrétiens d'une époque ont trouvé pour mettre un terme à des conflits.

Le site Croire.com écrit: (<http://croire.la-croix.com/Definitions/Mots-de-la-foi/Dogme/Definition-d-un-dogme>) :

*Les dogmes sont "irréformables" quand on les prend au sens qu'ils avaient dans le contexte où ils ont été produits, en particulier au sein des controverses auxquelles ils voulaient mettre un terme. Cela ne signifie pas que nous devons les utiliser dans leur littéralité pour dire la foi aujourd'hui. Les dogmes sont souvent plus intéressants par ce qu'ils refusent (et qu'il importe de cerner pour les comprendre !) que par ce qu'ils affirment. Ils ne "contiennent" pas la foi mais lui servent de balises. La foi ne porte pas sur ces énoncés eux-mêmes, mais sur la réalité "divine", impossible à formuler, qu'ils désignent mais ne contiennent pas.*

Et je passe maintenant à la quatrième partie de mon exposé, consacrée à l'approche de Jésus en tant que "fait".

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un fait? Le philosophe André Comte-Sponville considère que tout ce qui est "vrai", tout ce qui est "réel", est un fait. *"Il n'y a que des faits, dit-il, et c'est ce qu'on appelle le monde"*.

Mais bien entendu, sur l'existence de tel ou tel fait, tout le monde n'est pas d'accord; et aussi il y a des faits plus difficiles à croire que d'autres.

D'autre part, il y a éventuellement des désaccords sur l'interprétation de tel ou tel fait. Aussi des faits dont nous avons été personnellement témoins, et dont parfois pourtant nous doutons (ai-je vraiment vu ou entendu ceci ou cela?).

Et puis il y a tous les faits que nous ne connaissons que par l'intermédiaire d'autres personnes, ... et qui sont vrais ou qui sont faux - c'est à dire qui ont vraiment eu lieu ou pas. Et qui n'ont pas forcément la signification que leur donne celui qui nous en parle.

Intervient aussi la confiance que nous avons, ou non, en celui qui nous parle.

Et enfin intervient la façon dont ce fait s'insère, s'intègre, ou non, dans notre façon de voir le monde, et dans notre psychologie (par exemple: Dieu peut-il vraiment se manifester dans ma vie?)

Pour en venir à Jésus, nous croyons ce que les évangiles nous disent de lui parce que nous croyons dans le témoignage de ceux qui nous ont transmis ces récits. Nous avons confiance que les apôtres ont vraiment vécu ce que rapportent les évangiles, même si une mise en forme a été faite par les rédacteurs, dans un but pédagogique ou théologique.

La résurrection de Jésus, par exemple, est-elle "réelle"? Est-elle un fait? Je le crois personnellement, avec l'église.

Je crois que rien n'est impossible à Dieu, y compris dans ce monde: à travers la nature; à travers des hommes; ou par des apparitions.

C'est notre conviction intime à ce sujet qui fait de nous des chrétiens.

Voici la définition du "fait Jésus", que je propose dans mon livre:

*"Considérer Jésus comme un "fait", c'est essayer de récapituler ce que l'on peut dire de lui indépendamment des constructions théologiques - y compris celles contenues dans les évangiles - mais en acceptant la véracité des témoignages qui nous rapportent son existence. (...) Voilà un homme qui dispose de pouvoirs supérieurs, et surtout qui nous montre une façon d'aimer qui renverse ce que l'on pouvait imaginer. La vraie vie, c'est d'aimer en abandonnant nos sécurités, nos habitudes ; de s'ouvrir, et d'accepter d'aller éventuellement jusqu'à en mourir. Non pas en nous appuyant sur nos forces, mais en nous remettant entre les mains de celui que Jésus appelle "le Père" ; et en se laissant guider par "l'Esprit". Plus encore: Jésus se montre vivant après avoir été pourtant mort et enterré. Il nous dit que nous vivrons nous aussi avec lui, la mort n'étant qu'un passage."* (pages 59-60)

Je n'utilise dans ce texte aucun vocabulaire théologique. J'essaie de parler d'une façon qui énonce les faits clairement, à destination notamment des non-chrétiens. Le chapitre sur le salut, que j'ai évoqué précédemment, est rédigé lui aussi dans cet esprit.

Il faut dire également que le fait Jésus n'est pas seulement quelque chose survenu il y a 2000 ans: en effet, au delà de ce qu'ont dit les premiers chrétiens, et les chrétiens des siècles suivants, je constate dans ma vie actuelle, dans ma vie spirituelle, la vérité de ce salut apporté par Jésus; son amour qui me transforme et me guide.

Et beaucoup de chrétiens, aujourd'hui comme dans les siècles passés, font dans leur vie cette expérience de la présence de l'Esprit, qui les guide et les soutient. Pour eux, ce n'est pas du baratin; il s'agit d'une réalité qu'ils considèrent comme aussi vraie et aussi importante que le lever du soleil ou que la lumière électrique. Et ces réalités qu'ils expérimentent peuvent changer le monde, plus que les faits qui occupent les hommes en général.

Cela étant dit, et pour en venir au centre de mon propos, par rapport à un fait, que ce soit en matière scientifique ou dans notre vie personnelle, il est souhaitable de rester ouvert aux différentes interprétations que l'on peut lui donner. Il faut donc distinguer les faits eux-mêmes, d'une part, et d'autre part: 1°) la "théorisation" que l'on peut en faire; et 2°) la représentation que l'on peut s'en donner avec des mots par exemple comme "ciel" etc.

Il y a là un effort souhaitable d'ascèse intellectuelle: essayer de rester ouverts à différentes hypothèses possibles en ce qui concerne ces faits.

C'est ce que je propose pour le christianisme: essayer d'énoncer le christianisme à partir des faits, en s'appuyant sur nos convictions actuelles, décrites sous l'angle factuel, au lieu de répéter les mots et concepts utilisés dans les premiers siècles.

J'ai en effet souvent le sentiment que la théologie en est encore un peu à l'époque scolastique: on prend les mots et les expressions anciennes, et on cherche à les interpréter. Alors que ce qui me paraît souhaitable, c'est de partir du réel. Dieu est réel. Il s'agit de parler du monde tel que nous le comprenons, et d'en parler avec les mots des hommes du 21<sup>e</sup> siècle. Je pense que c'est possible.

On peut noter que l'approche que je propose est un peu dans la ligne de Ferdinand Gonseth, que j'ai évoqué tout à l'heure, avec 3 "pôles" entre lesquels il faut itérer à savoir:

- 1°) "Le réel inconnu": c'est à dire Dieu, et l'au delà .
- 2°) Ce que nous en percevons et pensons en comprendre dans notre expérience de foi.
- et 3°) Les concepts que nous employons pour en parler et y réfléchir, concepts qu'il s'agit sans cesse d'affiner, au fur et à mesure de notre réflexion et de notre expérience.

Pour résumer cette partie sur le fait Jésus, il s'agit donc essentiellement de trouver une façon de parler de notre expérience de foi sans affirmer plus que ce qui nous paraît suffisamment certain; et cela peut permettre un dialogue en vérité avec les non croyants et avec les autres religions.



Ceci nous amène à la dernière partie de mon exposé, pour évoquer, rapidement, la façon dont la liturgie, et beaucoup de nos prières, parlent actuellement de la foi et de notre relation à Dieu.

Il m'arrive, je le dis dans le livre dès la première page, lorsque je participe à la messe ou à une réunion de prière, de m'interroger: si un de mes amis non-chrétien entrait, et entendait certaines des paroles qui sont dites, comment pourrais-je les lui expliquer ? Lui dire ce dont il s'agit?

La liturgie utilise souvent un langage daté (comme dans l'exemple de Jésus "assis à la droite de Dieu"). Et aussi, parfois, un langage qui ne correspond pas, de mon point de vue, à la réalité du Dieu d'amour tel que je le comprends. Ma proposition est donc d'exprimer notre foi selon une approche en quelque sorte plus "factuelle", et plus "ouverte".

Cette approche peut permettre un dialogue clair, et en vérité, avec tous les hommes.

En acceptant de ne pas en dire plus, dans notre liturgie, que ce qui nous paraît suffisamment certain, nous aurons un dialogue plus facile, tant avec les incroyants qu'avec les croyants d'autres religions qui sont suffisamment ouverts. Dialogue plus facile, c'est à dire plus convaincant; où ils pourront comprendre que ce que nous disons est solide.

J'ajoute que j'ai bien conscience que mon point de vue et mon approche ne sont pas nécessairement partagés par tous les catholiques, et par la hiérarchie.

C'est pourquoi j'évoque dans le livre l'hypothèse d'une sorte d'oecuménisme interne au catholicisme, oecuménisme qui de fait existe déjà en partie. Où on admettrait une diversité de points de vue, par exemple sur des questions comme celle de la chute originelle !

Je m'arrête ici, et j'achève par une très brève conclusion, qui a aussi un peu la forme d'une prière:

On compare parfois Dieu à une montagne, dont chacun de nous ne voit pas tout à fait le même aspect.

Aidons-nous en tout cas les uns les autres à la gravir, et à aider les hommes à la découvrir.

En adorant le Père, comme le demande Jésus, en Esprit et en vérité. (Jean 4,23)

Je vous remercie.